Bertrand Louart

L'ENNEMI,

C'EST L'HOMME

1993

— : —
Édition réalisée à Paris en décembre 2003

Tout n'est enfin qu'ordre et harmonie

La dégradation des conditions de la vie est maintenant ressentie dans son unité et son universalité comme la plus grande menace qui pèse actuellement sur la survie de l'humanité. Cette menace constitue aussi le démenti le plus formel de la viabilité d'un système qui prétendait, par la liberté du commerce et le progrès scientifique et technique, assurer l'existence de tous. Aussi, devant les progrès de plus en plus manifestes du désastre, tous les pouvoirs établis ont ressenti ces dernières années l'urgence d'établir un large "consensus".

Le grand show écolo-médiatique du *Sommet de la Terre* à Rio-de-Janeiro en juin 1992 n'avait pas d'autre objectif que de montrer à la face du monde entier que personne n'est finalement mieux placé que les dirigeants et les institutions actuels pour mettre un terme aux nuisances que leur inconscience et leurs intérêts à courte vue ont engendrées. C'était donc par là déjà reconnaître implicitement leur responsabilité dans cette situation.

D'autres, non moins épris de "consensus", souhaitèrent faire plus précisément la part des choses et effacer de l'aveu de cette responsabilité toute possibilité d'en inférer une quelconque culpabilité (air connu). Les signataires de l'*Appel de Heidelberg* (1) crurent nécessaire de rappeler à *« tous les chefs d'État et de gouvernement »* alors assemblés que la science, la technologie et l'industrie qui constituent la base du *« développement économique et social »* dont les bienfaits, comme chacun peut le constater tous les jours, sont universellement partagés, ne sont en définitive, *« dans la mesure où ils sont gérés de façon adéquate »*, aucunement responsables du désastre.

Ce texte, commandité par les bienveillantes industries chimiques et pharmaceutiques (2), nous dit en somme que toutes les institutions dont

1. Texte de l'*Appel de Heidelberg* reproduit en Annexe 1.
2. Cf. l'article de Roger Cans du journal *Le Monde* reproduit en Annexe 2.

ses signataires font partie ou sont les représentants (outre les scientifiques, il a été signé également par des hommes politiques, des écrivains, des artistes et quelques curés) sont sinon parfaites, du moins hors de cause et que ce n'est pas la contestation de ces institutions, *« outils indispensables »*, qui remédiera aux problèmes, mais bien au contraire le renforcement considérable de leur moyens.

Par conséquent, si les nuisances qui affectent le monde créé par l'homme ne trouvent pas leur origine dans les défauts des outils ou des institutions qu'il s'est forgés pour le transformer jusqu'à ce point, c'est qu'elles proviennent bien évidement de l'homme lui-même. En effet, c'est bien l'homme qui est trop sensible aux *« arguments pseudo-scientifiques »*, qui est incapable de fonder son jugement sur des *« critères scientifiques »*, qui appuie ses décisions sur des *« données fausses ou inappropriées »* et qui enfin se comporte en fonction de *« préjugés »* et d'*« idéologies irrationnelles »* (3). Les hommes doivent admettre que dans « un monde qui ne peut se réformer qu'en se renforçant, [...] la cause de leur souffrances est en eux, comme une tare qui les rend inaptes au bonheur » (4). Heureusement, la Science, telle une divinité tutélaire, est là qui veille avec son Église, composée de scientifiques dont le regard objectif et indépendant sait déjà distinguer et saura bientôt extirper les germes d'irrationalité dans l'âme humaine...

M. Pierre-Gilles de Gennes, prix Nobel de physique en 1991 et signataire de l'*Appel de Heidelberg*, confirme (5) : *« Il y a véritablement à notre époque le besoin d'une éducation scientifique de base pour tous les enfants, parce qu'ils vont être appelés à prendre des décisions de société tellement graves que, s'ils les prennent sur les critères actuels de l'opinion, on va au désastre »*. Il faut, en effet, vraiment avoir la tête pleine de « préjugés » et d'une « idéologie irrationnelle » pour ne pas voir que la planète est actuellement menacée par *l'inconscience des générations futures*, et que seule une « éducation scientifique de base », dispensée par la génération de M. de Gennes, qui elle est pleinement consciente de ses responsabilités comme l'excellence des conditions de la vie qu'elle a réalisé le prouve, permettra de lui inculquer le respect pour l'inestimable héritage de ses ainés.

---

3. Selon ces messieurs, il y existerait donc aussi donc une « idéologie rationnelle », il est regrettable qu'il ne nous disent pas comment elle se nomme. Mais d'après leurs propos, il semblerait qu'il s'agisse du *scientisme*.

4. Michel Bounan, *La vie innommable*, Ed. Allia 1993.

5. *Le Monde* du 29 décembre 1992.

BIEN plus que les quelques étonnantes conclusions énoncés ci-dessus, c'est plutôt le positivisme et le ton tranchant de certitude qui émane de l'*Appel de Heidelberg* qui ont scandalisé ensuite les médias : que de vilaine manière ces choses-là sont dites ! Les signataires de cet appel ont été victimes de leur zèle en énonçant trop clairement quels étaient les intérêts qu'ils voulaient défendre, à savoir ceux de leurs employeurs, et en travestissant trop grossièrement leurs ennemis réels. Ce n'est pas ainsi que l'on fabrique du "consensus" ! Nombreux sont les commentateurs qui en effet ne s'y sont pas trompés en voyant que cet appel n'était pas dirigé essentiellement contre les écologistes proprement dits — qui ne remettent en question aucunement le progrès scientifique, technique, industriel et économique et aspirent au contraire à en devenir les co-gestionnaires éclairés — mais bien plutôt qu'à travers ces écologistes, il était dirigé contre l'opposition aux nuisances et la suspicion dont la science et l'industrie deviennent chaque jour de plus en plus l'objet chez les populations.

Ce n'est donc pas tant le fond de cet appel qui indigna les médias que sa forme brutale et maladroite qui montrait un peu trop clairement qui défendait quoi derrière la mascarade du *Sommet de la Terre*. Car quant au fond, même sans aller jusqu'à diviniser la Science, tout ce monde-là (industriels, scientifiques, journalistes, écologistes, hommes d'État) est bien d'accord pour dire qu'effectivement **l'ennemi, c'est l'homme**.

Selon eux, ce sont ses coupables passions qui sont responsables des désordres actuels, qui le rendent inapte au bonheur que ne cesse pourtant de lui promettre notre société et ses merveilleuses institutions. Tout ne serait qu'ordre et harmonie, s'il n'y avait pas encore et toujours l'homme. L'industrie et l'économie, aidées de la science et de la technique, ont fait de leur mieux pour satisfaire les caprices extravagants des consommateurs. Ce sont eux qui, en usant et abusant de manière « irrationnelle » de ces institutions, ont mis la planète dans cet état. Et maintenant, voilà qu'ils ne veulent plus des déchets qu'ils ont produits !

Cet audacieux renversement de la réalité n'est pas simplement un morceau d'idéologie qui participe au dédouanement et à l'apologie des pouvoirs établis. Le fait de considérer que c'est en l'homme que se trouvent tous les péchés, les vices et les « préjugés irrationnels » qui viennent corrompre le bel ordonnancement de sa société n'est évidement pas nouveau. Ce qui est nouveau, c'est la puissance matérielle dont disposent les institutions existantes pour réaliser leurs ambitions : elles mobilisent maintenant la totalité de l'activité sociale sur la totalité de la planète (le marché

a mondialement imposé des rapports marchands entre les hommes), c'est-à-dire que tout ce que font les individus est déterminé et participe directement ou indirectement, qu'ils le veuillent ou non, a accroître la puissance et les effets des institutions existantes.

La question que finalement pose l'existence des nuisances dans une telle situation est de savoir qui des hommes ou de leurs institutions et outils doivent être à nouveau transformés et qui doit atteindre une perfection telle qu'il ne pourra plus à l'avenir « se réformer qu'en se renforçant » ; bref, il s'agit encore et toujours de l'éternelle « question sur le changement » qui se pose à nouveau au moment où ceux qui croyaient en avoir fini avec elle s'y attendaient le moins. L'organisation sociale actuelle estime avoir suffisamment prouvé par ses résultats, qu'elle trouve fort bons, sa viabilité et sa quasi-perfection ; il lui manque simplement quelques moyens supplémentaires pour venir à bout de quelques "désagréments résiduels" dont la responsabilité incombe aux faiblesses humaines. « Il s'agit précisement, et voilà un heureux hasard, de *renforcer* les excellentes structures actuelles, d'en approfondir les fondations, d'en étendre les effets. Tous les dangers dénoncés par les médias permettent ainsi de *justifier* notre organisation sociale, de la rendre nécessaire. La perfection de ce monde est prouvée par les désordres mêmes qui semblaient devoir lui être imputés » (6) — l'*Appel de Heidelberg* ne dit pas autre chose.

Il ne reste plus qu'à examiner où tout cela nous mène…

6. Michel Bounan, *op. cit.*

L’apologie de la technique

Bien évidement — on les aura reconnus — lorsque les scientifiques parlent des hommes, ils parlent d’eux-mêmes et de ce qu’ils sont devenus pour atteindre cette fameuse objectivité scientifique désincarnée qui considère la subjectivité humaine comme un obstacle pour l’acquisition des connaissances. Mais la subjectivité qu’ils ont ainsi refoulé ne manque pas de resurgir involontairement par d’autres côtés : lorsqu’ils parlent des hommes tels que, selon eux, ils sont, ils ne font qu’y projeter leur propre “mauvais côté” refoulé ; lorsqu’ils parlent des hommes tels qu’ils voudraient qu’ils soient, ils y projettent leur prétendu “bon côté” totalement illusoire. Et on voit là que pour eux, la diversité des sensibilités, les différences entre les individus, la variété des opinions ne sont pas une richesse, mais bien un *fléau* qu’il faut combattre car c’est une source de conflits, de discussions, de remise en question ; bref, une source d’erreurs et de frottements, un obstacle au bon fonctionnement de ce qu’ils conçoivent comme une *machine* sociale.

On peut avoir l’illustration de ces conceptions dans la revue *Science & Vie*, qui visiblement rassemble les plus purs représentants de cet esprit scientifique borné qui considère la technique comme le *nec plus ultra* des rapports humains. Dans le numéro de septembre 1992 de cette revue on peut lire un article intitulé *La faute à la Science ?* où un signataire de l’*Appel de Heidelberg* expose les raisons de son adhésion à ce texte. M. J.-C. Pecker, astrophysicien, professeur au Collège de France, reconnaît là naïvement avoir vainement « tenté de faire l’amalgame entre [les] attaques concomitantes » lancées contre la Science par « les fous du paranormal, les sectes fleuries du Nouvel Âge, et les écologistes sincères dont font partie de nombreux scientifiques très conscients de la complexité des problèmes posés » et dit ensuite son mot sur les différents problèmes évoqués dans le contexte de l’*Appel de Heidelberg*.

Depuis la mise au point de la bombe atomique en 1945, encouragée puis une fois construite par eux, combattue par les scientifiques qui avaient participé au *projet Manhattan*, on sait que ceux-ci ne sont pas très

doués pour les questions d'ordre politique. Depuis, avec la décomposition de l'université, les choses n'ont fait qu'empirer. En effet, rarement on aura pu voir un être se prétendant doué de raison avoir si peu l'intelligence du monde dans lequel il vit. Rarement on aura pu voir un homme voué à la connaissance être si ignorant des relations vivantes entre les choses dont il parle. Mais enfin, M. J.-C. Pecker est bien un "homme de science", aussi écoutons-le attentivement, puisqu'il est le pur produit de son époque.

S'IL est bien obligé de constater qu'une transformation fondamentale s'est opérée au cours de ce siècle, à savoir que « la Science, naguère, fut, pour le public le plus large, l'annonce de l'Âge d'or. Elle est devenue porteuse d'apocalypse », c'est uniquement pour s'effrayer de la réaction du public (gourous New Age et horoscopes selon lui) face à une telle évolution plutôt que de la direction que prend sa propre activité. En effet, la Science a trahi les espoirs que les hommes avaient mis en elle, et ce scientifique ne veut pas comprendre comment ni pourquoi. Il ne voit dans les attaques dont fait l'objet la Science que la manifestation de l'irrationalité fondamentale de l'homme, trop enclin à écouter sa subjectivité plutôt que sa raison. Il n'arrive pas à considérer cette fameuse subjectivité humaine elle-même comme un fait objectif et, dans ses différentes manifestations, comme une expression de faits objectifs. Pour lui la subjectivité humaine n'a pas de raison d'être, elle est un simple défaut, une erreur — sans cause ni origine — dans la nature humaine. Mais cette erreur, ce défaut inexplicable lui sert à expliquer toutes les erreurs et tous les défauts des hommes et de leur monde. Si bien que de leur faillite, il parvient à la conclusion que ce sont les hommes qui ont trahi la Science et les institutions qui l'ont mise en œuvre et non l'inverse.

En cela il ne fait qu'appliquer la méthode scientifique qui définit son objectivité *contre* la subjectivité humaine : l'observateur ou l'expérimentateur scientifique doit rester extérieur aux processus qu'il étudie, il ne doit pas intervenir personnellement dans leur déroulement, ni faire intervenir son jugement personnel dans leur interprétation ; la connaissance scientifique se définit donc comme étant indépendante des intérêts humains dont elle fait littéralement *abstraction*.

Ilya Prigogine et Isabelle Stengers dans la conclusion de leur ouvrage *La Nouvelle Alliance* (éditions Gallimard 1979) ne craignent d'ailleurs pas de déclarer : « Ainsi la science s'affirme aujourd'hui science *humaine*, science faite par des hommes pour les hommes. » «… la métamorphose conceptuelle de la science et ses implications, c'est la tentative de parler du

monde […] sans mettre au centre de leur système le sujet humain défini par ses catégories intellectuelles, sans soumettre leur propos au critère de ce que peut penser, légitimement, un tel sujet. » Cette science « faite par des hommes pour des hommes » qui néanmoins ne soumet pas son propos à « ce que peut penser, légitimement, un tel sujet » est bel et bien la version modernisée de la science de la domination qui se met maintenant à l'écoute « poétique » *(sic)* des intérêts humains… pour s'en émanciper d'autant mieux : ne pouvant plus jouer de mépris, elle doit maintenant être parmi les hommes, *en ennemie*.

Les scientifiques sont bien incapables de comprendre comment l'activité humaine transforme le monde, car pour eux l'Histoire est le lieu où se déchaîne toute l'irrationalité de l'homme. À plus forte raison, ceux qui ont le plus intériorisé la méthode scientifique en refoulant absolument toute subjectivité, sont incapables de comprendre en quoi la Science, leur activité, en augmentant considérablement les moyens et la puissance de toutes les activités humaines, a notablement contribué à transformer le monde et à en faire ce qu'il est actuellement, et comment tout ce que la méthode scientifique s'est permis de mépriser en théorie est à son tour méprisé en pratique par les applications de la Science avec une force démultipliée par la puissance qui est employée pour les mettre en œuvre.

Mais M. Pecker conclut : « Soyons sérieux ! S'il y a des solutions, elles sont dans une attaque rationnelle des problèmes. Maîtrise de la démographie d'abord. Mais aussi solutions techniques aux problèmes de pollution… » Tout est clair : c'est l'homme qui est de trop et les machines qui ne sont pas assez. Aussi, la misère générale et les immenses destructions que l'on voit de nos jours, ce ne sont pas la Science ni les "vrais scientifiques" qui ont contribué à les perpétrer : «…la catastrophe de Tchernobyl est liée à un manque de compétence et de sens des responsabilité des techniciens locaux: elle met en évidence la stupidité des gens qui croient savoir et qui ne savent pas vraiment ! »

Un autre, certainement plus compétent puisqu'il s'agit de M. B. Goldschmidt « un des "pères" du programme nucléaire français » (7), confirme : « Tchernobyl ? Un extraordinaire et exceptionnel accident. On n'est jamais à l'abri de la bêtise humaine. » Tout est dit : lorsque ça marche, c'est grâce à la Science qui, telle une divinité tutélaire, a instruit les hommes, et lorsque ça ne marche plus, c'est à cause des hommes qui ont voulu n'en faire qu'à leur tête, ces imbéciles ! Et en effet, maintenant plus personne n'est à l'abri de la bêtise des nucléaristes comme M. Goldschmidt.

---

7. "Science & Vie", n°908 Mai 1993

« L'erreur est humaine » dit le proverbe ; « pour éliminer l'erreur, **il suffit donc d'éliminer l'homme** » conclut la Science. Mais attention, nous met en garde M. Pecker, pas n'importe quels hommes : « Les autruches [ceux qui osent douter de la Science] commencent par chercher des responsables, jamais elles-mêmes, bien sûr : mais les savants, la science, les technocrates, les politiciens… »

Que n'avons-nous pas écouté nos savants lucides, nos technocrates désintéressés et nos honnêtes politiciens qui nous ont tous constamment mis en garde contre les innombrables risques que nous faisions courir à la biosphère par notre inconscience ! Mais nous, citoyens et consommateurs irresponsables, nous n'avons voulu en faire qu'à notre tête et avons forcé tous ces braves gens qui voulaient notre bien à construire des centrales nucléaires, des usines chimiques et toutes ces choses polluantes et dangereuses.

Voilà un échantillon de la « lucidité » et du « regard rationnel » de M. Jean-Claude Pecker, les mêmes probablement que lui et ceux qui ont signé l'*Appel de Heidelberg* souhaitent voir se répandre dans toute l'humanité pour que ses problèmes puissent être résolus…

ON en conviendra, la tâche de ces scientifiques n'est pas aisée, M. Goldschmidt en témoigne : « La radioactivité est à l'énergie atomique ce que la gravité est à l'aviation. Je ne sais pas si l'homme pourra jamais s'habituer à la radioactivité comme il s'est accoutumé à la gravité *(sic)*. On a beau expliquer, on ne parvient pas à rassurer. » Eh oui, comment convaincre l'homme, cet être profondément égoïste, qu'il n'est rien et que les centrales nucléaires, les machines sont tout, que la soumission inconditionnelle aux *nécessités techniques* de la production des marchandises est le seul moyen d'atteindre le véritable bonheur ? Aussi, devant les difficultés croissantes que rencontre cette mise au pas, il conclu, quelque peu inquiet : « La crainte du moderne peu gagner. »

L'objectif de la Science est en effet d'élaborer des solutions techniques pour éliminer tous les facteurs *irrationnels et gênants* liés aux incertitudes de l'existence, et l'on sait avec quels moyens le capitalisme depuis deux siècles a pu s'employer mieux que quiconque à réaliser ce qui apparaît maintenant comme une Utopie (8) : les fameuses “lois du marché” ont

8. D'après A. Lalande (*Vocabulaire de la philosophie*), l'Utopie est là où «il n'est tenu compte ni des faits réels, ni de la nature de l'homme, ni des conditions de la vie». Il s'agit donc bien de la société actuelle.

partout brisé les liens de dépendance personnelle qui constituaient le tissu des différentes communautés, mais en émancipant ainsi les individus des relations traditionnelles, souvent oppressantes et bornées, elles n'ont fait que les soumettre à la puissance sociale devenue autonome, indépendante de tout contrôle public — l'Économie marchande — puisque son ressort (l'argent) se trouve dans des mains privées.

Ces rapports sociaux font de l'existence humaine une marchandise (travail salarié) et impliquent la destruction des toutes les anciennes formes où cette existence avait encore toute sa valeur d'usage en n'étant pas réduire à un vulgaire moyen, une ressource à exploiter ; en étant encore une fin en soi. La contrepartie de cette réification, de la réduction de l'homme à une simple chose, est que dans la société le comportement des individus devient de plus en plus l'objet d'une gestion purement technique : peu importe quelle est sa personnalité, quels sont ses goûts ou aptitudes, ce dont a besoin, ce que ressent ou désire l'individu du moment que sa force de travail peut être employée là où elle est nécessaire à la production. C'est sur la base de cette manipulation purement technique de l'homme que la société industrielle a pu obtenir de si grands résultats, eux-mêmes purement techniques (augmentation de la production, multiples inventions et découvertes, etc.).

C'est aux premiers succès de cette méthode que l'on doit aussi la dégradation sans précédent de la condition de la classe ouvrière au XIX[e] siècle. C'est à son application à grande échelle que l'on doit également la barbarie sans précédent des deux guerres mondiales. Et c'est aux plus modernes de ses développements que l'on doit enfin la dégradation sans précédent des conditions de la vie en cette fin de XX[e] siècle.

La destruction de la raison

Après la fin de la Seconde Guerre mondiale, une nouvelle "science" pris son essor, il s'agissait de la cybernétique, inventée par Norbert Wiener en 1942. Après trente ans de guerres et de barbarie, la guerre froide bouche l'horizon et les armes atomiques promettent de nouveaux holocaustes bien plus meurtriers que les camps de la mort nazi ou les bombardements de villes entières par les alliés. Wiener va mettre en avant le rôle de la "communication" comme moyen de lutter contre les hiérarchies et les organisations rigides, de rétablir des liens entre les citoyens, et par là de mettre un terme à l'entropie, aux désordres qui ont engendré ces années de barbarie. « Cette nouvelle utopie sociale, telle que l'anticipa le père de la cybernétique, aura deux traits distinctifs : d'une part elle sera une organisation sociale entièrement centrée autour de la circulation de l'information, d'autre part, les machines, notamment les machines à communiquer, y joueront un rôle décisif. » (9)

Pour Wiener, après des années de conflits où aucune discussion n'avait été possible entre les hommes, il s'agissait de reconstruire les canaux par lesquels pourrait renaître cette discussion, mais en faisant en sorte que celle-ci ne puisse de nouveau déboucher sur des conflits et sur des désordres mettant en danger la société. Il fallait donc instaurer une médiation entre les interlocuteurs, une médiation qui, pour empêcher les conflits, ne puisse pas prendre parti ni être intéressée ; bref, une médiation qui soit objective et indépendante des intérêts humains, c'est-à-dire une médiation technique. L'idée centrale de Wiener est que la menace de destruction du lien social ne peut être éliminée par les hommes eux-mêmes, parce que justement ce sont eux et leurs organisations rigides et hiérarchiques qui sont responsables de cette destruction. Aussi, là où les hommes sont impuissants à dénouer le conflit, les machines — les ordinateurs et d'autres systèmes de régulation automatique — doivent prendre le relais, rétablir et gérer la communication à l'intérieur de la société afin d'éviter de nouveaux désordres et de nouveaux conflits.

9. Philippe Breton, *L'explosion de la communication*, éd. La Découverte, 1989

Certes, Wiener « sorte d' "anarchiste rationnel" assez original, en lutte contre le capitalisme, le communisme, l'Église et l'armée » (*op. cit.* p.221) était plein de bonnes intentions et désirait avant tout sauvegarder une paix si durement acquise et si précaire. Mais l'Enfer est pavé de bonnes intentions, et il fut finalement le principal fondateur de cette "idéologie de la communication" dont la naissante société du spectacle avait besoin.

EN effet, bien loin de lutter contre les causes réelles des années de barbarie dont la civilisation venait à peine de sortir, à savoir cette réduction de l'homme à un objet ou une force manipulable techniquement par les institutions, Wiener et son "idéologie de la communication" viennent au contraire les renforcer, leur donner une forme encore plus impersonnelle, encore moins identifiable — « on n'y place jamais plus un chef connu, ni une idéologie claire » (10). La cybernétique n'est rien d'autre que l'apologie de la technique. Non seulement elle consacre la supériorité de la machine sur l'homme, mais de plus, en considérant l'homme comme un simple émetteur et récepteur d'informations, elle donne "démocratiquement" à chacun les moyens de se réduire soi-même à l'objet techniquement manipulable par ses machines. Si effectivement elle tend dans certaines circonstances à lutter contre les anciennes formes d'organisation hiérarchiques rigides, ce n'est pas pour émanciper les hommes de l'autorité, mais au contraire pour mettre chaque individu en phase directe avec le pouvoir qui conçoit, distribue et organise le réseau des "machines à communiquer". Et dernièrement encore, le nouveau gouvernement américain se faisait le promoteur d'une « révolution dans la manière de communiquer » tout à fait dans l'esprit de l'inventeur de la cybernétique, en voulant créer « un vaste réseau d'"autoroutes de données" à l'échelle du pays tout entier » (11).

Cette apologie de la technique et la prodigieuse dévalorisation de l'homme qu'elle implique atteignirent presque immédiatement les sommets qui sont les siens chez les disciples de la cybernétique. L'année même où Georges Orwell écrivait *1984*, le Père Dominique Dubarle déclarait : « Nous pouvons rêver à un temps où la machine à gouverner viendrait suppléer — pour le bien ou pour le mal, qui sait ? — l'insuffisance aujourd'hui patente des têtes et des appareils coutumiers de la politique » (12). Dans les années 1970, le Pr Forrester, inventeur des mémoires d'ordinateurs et

10. Guy Debord, *Commentaires sur «La société du spectacle»*, 1988
11. *Le Monde Diplomatique* n°470 mai 1993

maître à penser informatique du Club de Rome, déclara que « désormais les systèmes sociaux étaient trop complexes pour être dirigés par des hommes et que l'esprit humain, capable seulement *(sic)* d'argumentation, de discussion et d'approximation, était désormais inadapté à l'interprétation des phénomènes sociaux » (13). Depuis, malgré les foudroyants progrès de l'informatique, on est bien obligé de reconnaître qu'aucun ordinateur, même programmé en "intelligence artificielle", n'est encore capable des pauvres petites choses dont est *« seulement »* capable le cerveau humain. Néanmoins, sur la base des idées de nos cybernéticiens, l'ordinateur à trouvé son usage : il sert de caution scientifique aux arguments de toutes sortes d'experts et de spécialistes afin, en faisant taire toute discussion, de faire avaler d'autant plus facilement leurs approximations.

Bien sûr, ni le Père Dubarle ni le Pr Forrester n'ignorent que leurs « machines à gouverner » devront être programmées et que les décisions de leurs ordinateurs refléteront les idées politiques de leurs programmeurs. Mais pour eux, le problème n'est pas là. Leur idée est que, tout comme la trajectoire des atomes dans un gaz, le mouvement des individus dans la société et les évolutions de la société sont régis par des lois scientifiques, dont, une fois précisément connues, il suffirait d'instruire les ordinateurs pour que ceux-ci, grâce à leur puissance de calcul bien supérieure, comme on sait, à celle de l'esprit humain et l'espèce d'omniscience que leur confère le vaste réseau des télécommunications, soient à même de gouverner rationnellement la société.

Le Père Dubarle reconnaît néanmoins que quelques « facteurs » seraient susceptibles de « rendre peut-être radicalement infructueuse la manipulation mécanique des situations humaines », car il faudrait, pour que sa « machine à gouverner » puisse convenablement s'en tirer à ce *jeu* qu'est le gouvernement d'un État, « une suffisante inconscience de la masse des partenaires, exploitée alors par les joueurs avertis, qui peuvent du reste organiser un dispositif de paralysie de la conscience des masses ; ou alors une suffisante bonne volonté de s'en remettre à un ou quelques meneurs de jeu, arbitrairement privilégiés, en vue de la stabilité de la partie ». Ainsi, cette fameuse solution technique ne ferait finalement que reproduire la division du monde existant en 1948 entre idéologie totalitaire et démocratie représentative ! À croire que la technique dominait déjà la politique depuis longtemps !!!

Si bien sûr l'idée de la « machine à gouverner » est assez ridicule et ne fait que refléter l'inconscience de ses promoteurs et leur ignorance cras-

12. *Le Monde*, 28 décembre 1948.

13. Philippe. Breton, *op. cit.* p.222.

se de la vie, il n'en demeure pas moins que dans la mesure où effectivement tous les rapports sociaux autres que marchands ont disparu ce sont essentiellement les "nécessités techniques" liées à la production, l'acquisition et la consommation des marchandises qui déterminent la trajectoire des individus atomisés, et donc finalement ce sont bien les machines qui gouvernent la société ; ce sont les choses qui commandent aux hommes. Cette apologie de la technique est donc en parfait accord tant avec les idéologies totalitaires qu'avec l'idéologie libérale, cette dernière semblant même lui donner toute son efficacité : chacun est libre d'user et d'abuser de sa propriété privée et de ce fait tous les rapports sociaux se ramènent à des opérations techniques (échanges marchands), aussi la "main invisible" du marché peut-elle être assistée par l'intelligence artificielle des ordinateurs programmés en gestion de rapports sociaux réifiés sans pour autant attenter à la "liberté" de circulation des marchandises et des hommes.

Tous les intérêts qui sont à la base de la société spectaculaire-marchande convergent vers une gestion purement technique des êtres et des choses. Le principal travail de toutes les institutions jusqu'à nos jours à été de réduire toute activité vivante, dont la nature est d'être capricieuse et imprévisible puisque étant le produit de luttes et animée par des contradictions, à des rythmes mécaniques, dont les principales caractéristiques sont d'êtres réguliers, répétitifs et prévisibles puisque résultant de rapports de force déterminés une fois pour toutes de manière à établir des lois immuables et rassurantes. La technique, telle qu'elle est conçue actuellement, n'a d'autre fonction que d'éliminer partout la subjectivité, c'est-à-dire l'affirmation autonome du sujet vivant et humain, de l'individu, au profit de l'objectivité, c'est-à-dire de la soumission inconditionnelle à ce qui existe, à l'ordre établi, aux puissances et nécessités qui le dirigent.

ÉTANT fondées sur la défiance à l'égard de l'homme, les institutions ne peuvent, par définition, se tenir elles-mêmes pour responsables de leurs échecs et des maux qu'elles engendrent. Au contraire, elles sont tout naturellement portées à trouver là matière à renforcer le postulat qui les fonde : c'est l'homme qui a abusé (14) de ses outils, c'est en l'homme que

14. «La Réforme est née de la corruption de l'Église. La corruption de l'Église n'est rien de fortuit, elle n'est pas un simple abus de puissance et d'autorité. Abus est une façon très ordinaire de désigner une corruption; c'est supposer que le fond est bon, la chose elle-même parfaite, mais que les passions, les intérêts subjectifs et surtout la volonté fortuite des hommes ont fait de cette chose bonne un moyen et qu'il n'y a donc qu'à éloigner ces contingences. Dans ce système, la chose elle-même est sauvée et le

se trouvent les perversions. C'est donc uniquement à l'aide d'institutions ou de machines nouvelles et plus perfectionnées que l'ont pourra venir à bout de ces perversions, c'est-à-dire discipliner les différents aspects de l'activité vivante en la réduisant à des stéréotypes, des rôles plus ou moins variés, mais en tous cas clairement identifiables par les experts et facilement manipulables par les techniciens et les bureaucrates — qui parlent alors d' "intégration" et d' "insertion".

M. Pecker va fournir une fois de plus l'illustration de ces conceptions. A la fin de sa plaidoirie, il résume en un paragraphe sa conception de l'Homme et de la Science. C'est édifiant :

> « Que nous ayons des croyances contradictoires, des égoïsmes locaux, ne devrait pas, dans cette Babel de la civilisation, empêcher la lucidité. La peur, au moins, pourrait unir les hommes *(sic)*. La méthode scientifique, un regard rationnel sur les problèmes qui nous font face, constituent la seule méthode unificatrice possible, la seule qui puisse éviter les conflits, les écoles, les égoïsmes, les nationalismes, les fanatismes. »

On remarquera la précision du vocabulaire qui soutient la cohérence du raisonnement : les opinions et les idées des hommes ne sont plus que des « croyances », l'affirmation de leurs goûts, de leurs désirs ou de leurs intérêts ne sont plus que des « égoïsmes » ; à partir de là toute discussion, toute opposition d'intérêts ou d'idées, tout conflit peuvent être identifiés automatiquement à leur contraire, comme étant le produit d'écoles et de fanatismes. Alors effectivement, dans un tel contexte, la seule politique possible consiste à « maintenir les gens dans la peur » (Georges Orwell, *1984*) pour que, grâce au règne de la Science, tout ne soit plus enfin qu'ordre et harmonie…

L'élimination presque complète de toute espèce de conflit dans la société, la disparition presque totale de toute possibilité d'affrontement des hommes avec la réalité concrète, constituent en effet le principal succès remporté par la Science. Mais ce résultat lui-même n'est-il pas justement à l'origine des égoïsmes, des fanatismes, et de toutes les formes d'intolérance parce que les individus n'ont plus la possibilité de former leurs goûts, leur idées, leur personnalité qu'à travers des médiations qui leur sont imposées par une activité sociale hors de leur contrôle, parce que les hommes n'ont plus aucun rapport vivant avec eux-mêmes et leur monde, parce que eux-mêmes et leur monde s'appauvrissent et s'affadissent de

---

mal considéré comme extérieur à elle. Quand on a abusé d'une chose d'une façon fortuite, ce n'est que dans le détail: mais c'est une tout autre chose qu'un mal important et général dans une chose si importante et générale qu'une Église.» (Hegel, *Philosophie de l'Histoire*)

jour en jour avec la *généralisation des séparations* qu'implique la suppression de tous les conflits et de tous les affrontements véritables dans la société par « la seule *méthode unificatrice* possible » ?

Les conditions sociales de l'existence des individus étant hors de discussion — puisque quelles que soient les conclusions auxquelles ceux-ci puissent parvenir, la transformation de ces conditions reste de toute façon hors de leur portée — chacun est poussé à trouver aux humiliations et misères qu'il subit quotidiennement de la part d'une société se développant hors de tout contrôle, des justifications et des causes d'autant plus illusoires et fallacieuses que justement cette société a besoin, pour que continue à coexister en son sein des intérêts de plus en plus contradictoires *sans qu'ils entrent pour autant en conflit*, de leur dissimuler sa réalité, sa nature véritable derrière le spectacle de ce qu'elle voudrait être. Aussi, d'une part, le mépris que cette société porte aux individus leur est de plus en plus clairement signifié par le développement de la puissance de l'Économie et de l'État et la croissance de leur exigences démentes, et d'autre part, il est impératif pour la survie d'une telle société que ce mépris de plus en plus évident ne parvienne pas clairement à la conscience des individus afin que ceux-ci ne soient pas tentés d'y mettre radicalement un terme. Pour cela, il faut à tout prix « dépassionner les débats », « éviter les conflits » et tous les affrontements où les personnes pourraient redécouvrir leur puissance individuelle et collective de jugement et d'action, reprendre confiance en eux-mêmes à travers la discussion et la mise en commun de leurs forces.

C'est là que la technique — qui n'est que l'application des découvertes scientifiques — intervient comme médiation, comme moyen d'isoler les individus les uns des autres, comme moyen de les diviser en orientant leur confiance vers des objets, des machines bien réglées plutôt que vers les autres individus dont les caractères variés et changeants sont source d'incertitudes et finalement objets de défiance. Partout méprisé et isolé de tous, chacun ne peut alors que se replier sur soi, se retrancher derrière les différentes formes qu'offre le spectacle de ce préjugé que contient en lui-même un tel usage de la technique: le danger vient de ceux qui sont différents ; **l'ennemi, c'est l'homme**. De là, le racisme et l'intolérance se développent, et l'incapacité à faire face à la réalité sociale (créée, entretenue et utilisée par cette société même) entraîne la perte du jugement, de la logique et pousse ensuite tout naturellement vers des croyances irrationnelles.

Autrement dit, les applications de la Science ont de nos jours pour conséquence directe *la destruction de la raison* dans toute la société.

Certains scientifiques (15) se rendent parfaitement compte de cette évolution : « Nous nous éloignons toujours plus vite de l'idéal d'un "bon sens" et d'une rationalité, apportant à tous la maîtrise du réel, le bonheur et la sagesse ». Mais ce n'est pas pour la déplorer : « Devant les choix et les incertitudes économiques et sociales d'un monde en pleine mutation scientifique et technique, qui ne s'est pas "évadé" quelques instants de la modernité ? Comme il est doux de faire semblant de croire aux prédictions de son horoscope… ». Car si ces messieurs ont perdu la Raison, il leur reste encore la *Foi*, et ils pourchasseront les hérétiques jusqu'en Enfer s'il le faut…

---

15. *Le Monde* du 25-26 avril 1993. "Les parasciences à la télévision", interview de C. Manuel (psychologue) et A. Partensky (chargé de recherche au CNRS, etc.)

Critique de la technique

Nous vivons une époque où tout progrès technique entraîne inévitablement une régression humaine : jamais les hommes n'ont disposé de moyens aussi puissants pour maîtriser leur existence et ses conditions, et pourtant, à mesure que ces moyens croissent en puissance, l'arbitraire se manifeste dans la vie des individus avec toujours plus de force et d'étendue par la destruction de toutes les conditions qui permettaient une existence libre et indépendante. Bien loin d'aider l'homme à transformer sa condition, la technique s'est transformée en moyen d'avilissement généralisé: les individus respectent plus les choses et ce qu'elles leur présentent elles-mêmes comme leurs "nécessités techniques" qu'ils ne se respectent eux-mêmes avec leurs désirs et leurs passions. Finalement, le progrès technique n'est rien s'il n'est pas soutenu et dirigé par *« le progrès dans la conscience de la liberté »* (Hegel).

La preuve a donc été apportée par la méthode scientifique expérimentale, «la seule qui puisse éviter les conflits», que l'absence de conflit n'est pas périlleuse, *elle est fatale* : la disparition de tous les affrontements dans la nature ou dans la société implique une séparation totale entre des éléments qui, grâce à leurs rapports conflictuels constituaient l'unité organique de la vie. Elle implique donc inévitablement la mort, car la vie ne se développe pas suivant des lois fixes et déterminées: elle est animée par des contradictions; son moteur est le conflit, la lutte entre principes opposés.
Le capitalisme, à l'aide de la méthode scientifique, a réussi à éliminer les conflits dans tous les aspects de la vie humaine par la généralisation des médiations techniques: les individus sont libres de réaliser leur subjectivité mais uniquement à travers la production ou la consommation des marchandises, parce que tout autre mode de satisfaction des désirs, impliquant nécessairement un conflit avec la nature ou les autres hommes, fait intervenir le négatif qui vient contrarier, entraver et finalement empêcher cette réalisation. Mais les conséquences de ce succès font apparaître finalement ce résultat comme étant lui-même le pire échec qu'aient essuyé les hommes dans la réalisation de leur subjectivité : sans contradiction la sen-

sibilité s'étiole, les désirs sont vidés de leur contenu, leur réalisation n'est plus qu'une simple apparence qui recouvre la surface de choses ternes et éphémères, la vie quitte le cercle des créatures, et le monde, malade de la séparation et du vieillissement prématuré, s'enlaidit et se décompose à une vitesse accrue.

Cette "victoire" montre donc par ses aspects négatifs (les nuisances) quelles sont les *limites* au-delà desquelles l'élimination des conflits et leur remplacement par des opérations techniques, bien loin d'apporter plus de sécurité et de confort, se renversent en leur contraire et n'amènent plus que ruine et désolation.

Ce qu'il semble donc utile de déterminer maintenant, c'est d'où vient cette contradiction que pour la première fois dans l'histoire de l'humanité tous les moyens de son émancipation sont enfin réunis et que leur emploi aboutit exactement à l'inverse de ce pourquoi ils ont été si assidûment recherchés et mis en œuvre. Ce qui importe là, ce n'est pas la technique particulière qui sert à (re)produire une telle situation et ses contradictions, mais bien plutôt la situation, les contradictions à partir desquelles un tel emploi de la technique s'est imposé historiquement au point de devenir universel à notre époque.

POUR l'homme à peine sorti de l'animalité de la préhistoire, la crainte des conflits trouve son origine dans la rareté des biens nécessaires à sa subsistance qui affecte à tout aléa et à toute incertitude le risque de conséquences douloureuses, sinon mortelles. Aussi, pour l'homme, plus encore que les bêtes féroces ou les conditions naturelles, **son pire ennemi, c'est l'homme** : l'étranger, l'inconnu, l'autre se présente à lui d'abord comme un adversaire dans la lutte pour la survie ; susceptible, pour assurer sa propre subsistance, de s'approprier à son détriment les biens qui lui sont nécessaires.

Ce manque de confiance de l'homme en lui-même, c'est-à-dire aussi bien le doute sur ses capacités personnelles à se rendre maître et possesseur de son existence à travers les conflits que la défiance envers ses semblables (16), est la séparation qui est à l'origine de toutes les autres sépa-

16. L'argent est l'expression concrète de cette défiance et l'opération technique de l'échange marchand est ce qui permet de la surmonter, de fonder une économie à la fois sur elle et malgré elle. Une monnaie quelconque n'a de valeur que parce qu'un ensemble d'individus lui en donnent une, c'est-à-dire que ce n'est qu'à travers la médiation technique, le symbole abstrait de la monnaie que chaque individu fait confiance à tous les autres pour donner à son travail une valeur, une utilité sociale, parce qu'il esti-

rations. Et c'est le développement de la contradiction que représente cette séparation à l'intérieur de l'homme lui-même qui détermine toute l'histoire jusqu'à nos jours. En effet, si les biens sont rares, c'est justement qu'ils ne sont pas encore produits socialement, par cette coopération et coordination à grande échelle des activités humaines; celles-là mêmes qui nécessitent cette confiance de chacun en autrui qui se réalise par l'antagonisme raisonné des intérêts individuels. Autrement dit, pour faire face immédiatement aux conditions primitives, pour survivre au jour le jour, les individus sont portés à la défiance, voire à l'hostilité réciproque, alors que justement la réalisation du but qui leur est commun, et qu'en l'occurrence ils poursuivent séparément, nécessiterait au contraire la confiance et la coopération.

Par conséquent, tant que la maîtrise sociale des moyens et conditions nécessaires à la production de leur vie ne couvre pas la totalité des aspects de leur existence, c'est-à-dire tant que subsiste un aspect non maîtrisé à partir duquel les conséquences de leurs activités peuvent leur échapper, se retourner contre eux et ainsi remettre en question la totalité de leur existence, les hommes cherchèrent à discipliner toute activité vivante, à éliminer les contradictions, à abattre toutes les résistances et oppositions venant de la nature et des hommes à cause des risques que l'issue incertaine de ces conflits faisaient peser sur leur survie (17). Cela est à l'origine du développement des *techniques*, c'est-à-dire qu'ont été privilégiés les rapports avec la nature (technologie) et avec les hommes (institutions) dont les effets, fixés une fois pour toute par un rapport de force déterminé, sont prévisibles par des *lois* et non laissés aux hasards des *rencontres* et des *luttes*. Pour empêcher un conflit, il suffit de maintenir séparées les parties qui sont susceptibles de s'affronter. Créer des séparations, imposer

---

me ne pas pouvoir faire directement confiance aux autres pour recevoir spontanément en échange de son activité les biens dont il a besoin (sur le mode du Potlatch, par exemple).

17. Les hommes sont également réputés pour leurs tendances belliqueuses. Néanmoins, cela ne vient pas infirmer cette thèse, car à la guerre il s'agit pour l'assaillant de se soumettre l'adversaire, de faire taire l'opposition. La guerre est un moyen de trancher le nœud Gordien des relations politiques et sociales lorsque celles-ci sont enchevêtrées au point d'en être paralysées. Elle est une solution technique à des problèmes envisagés sous un angle essentiellement technique: c'est le moyen de surmonter les contradictions qui autrement sont insolubles à l'intérieur du cadre défini par les institutions établies. Non seulement la guerre est un des principaux moteur de l'innovation technologique, mais chaque période de grands affrontements guerriers voit généralement la création de nouvelles institutions toujours plus puissantes et plus étendues… qui à leur tour génèrent des contradictions elles-mêmes plus profondes et universelles.

des médiations, figer les rapports de forces, tel est donc partout et toujours le produit des opérations de la technique.

La spécialisation du pouvoir est probablement la plus ancienne institution, c'est-à-dire la première technique utilisée à grande échelle dans les rapports sociaux. En effet, quoi de mieux que l'autorité pour faire taire les antagonismes et empêcher les conflits ? Parce qu'elle détient la *force*, elle impose sa *loi* et met un terme à toutes les *luttes*. Les institutions, qu'elles soient morales, religieuses, juridiques ou politiques, ne sont donc pas de simples « superstructures idéologiques » (Marx). Elles sont bien sûr le produit des rapports de force existant dans la société, mais leur fonction est justement d'éviter que les forces en présence n'entrent en conflit ouvert et ne viennent ainsi paralyser toute activité sociale. En empêchant les antagonismes, en surmontant les contradictions à l'aide d'opérations techniques; bref, en constituant une médiation entre les intérêts opposés, elles peuvent récupérer l'activité des individus et la faire servir à des buts plus généraux. En maintenant ainsi la fluidité des rapports sociaux, elles parviennent à établir une société, à réaliser l'union des individus autour d'un intérêt général, à l'aide de ce qui devrait au contraire les diviser: leurs intérêts à courte vue. En tant que médiations, les institutions modifient avant tout *la perception* des rapports de force dans la société, et de ce fait elles ont une puissance effective qui repose sur *la force de l'illusion*.

L'institution d'un pouvoir séparé avait donc été établie pour protéger l'activité sociale de la paralysie que n'aurait pas manqué de provoquer les manifestations désordonnées et arbitraires de la subjectivité des individus qui composaient la société. Maintenant parvenue par ce moyen au faîte de sa puissance — plus aucun "facteur subjectif" ne peut, à la base comme au sommet, entraver sa marche —, l'arbitraire, le désordre et la paralysie proviennent des institutions mêmes qui devaient l'en protéger. Ce ne sont plus les capricieuses passions humaines qui menacent l'activité sociale, mais bien au contraire l'activité sociale émancipée de tout contrôle qui écrase chaque individu. L'arbitraire de la puissance sociale se développant hors de tout contrôle frappe chaque jour à travers les accidents de la route, les radiations d'origine nucléaire, la pollution d'origine industrielle de l'air, de l'eau et des aliments, etc. La "crise", le désordre, l'instabilité des conditions de (sur)vie sont la conséquence directe de la compétition que se livrent les différents lobbies qui se partagent l'existence des individus, et à l'intérieur de ces lobbies les différents capitaux qui se partagent les marchés correspondants. Les prétendus "besoins" des consommateurs ou usagers, redéfinis après chaque bilan comptable, justifient toutes sortes d'aménagements et de destructions, un bouleversement complet et constant — bien qu'à

chaque fois hautement proclamé comme définitif et suffisant, mais en tout cas irréversible — de l'existence des individus. L'"intérêt général" n'est plus fait que d'une infinité de maux particuliers, la "stabilité des institutions" économiques et sociales se réalise dans la précarité et la crainte permanente du déclassement.

La modernisation effrénée, le renouvellement technologique incessant à notre époque marquent le dernier stade du développement de la société de classes, de l'organisation sociale fondée sur la neutralisation des conflits et l'élimination de toute discussion entre les intérêts contradictoires qui sont à l'origine de l'activité sociale. C'est celui où afin d'assurer sa survie envers et contre tous, elle tente d'émanciper la technique de l'homme, tant il est vrai que c'est lui et lui seul — du fait de sa trop grande sensibilité et de son irréductible subjectivité qui ne sont que faiblesses et limites étrangères aux machines — qui fait obstacle au bon fonctionnement de la machinerie industrielle, laquelle ne poursuit plus d'autre objectif que celui de l'accroissement indéfini de sa propre puissance hors de toute nécessité socialement définie, c'est-à-dire hors de toute *rationalité*.

Il n'y a donc strictement plus aucune solution aux problèmes de la société à l'intérieur du cadre de ses institutions, puisque ce sont elles-mêmes, la technique qu'elles représentent, le type de rapport social qu'elles impliquent qui sont principalement à l'origine de ces problèmes. Persévérer dans le cadre qu'elles proposent ne peut qu'aggraver la situation, et toutes les bonnes intentions du réformisme sont automatiquement vouées a se renverser en leur contraire. Seule une remise en question radicale de l'ordre établi, le renversement des rapports sociaux qu'il implique, c'est-à-dire l'abolition de toutes les séparations, médiations, représentations et finalement techniques qui par les contraintes qu'elles imposent aux individus ne leur permettent plus de contrôler directement l'activité sociale ni donc leur existence personnelle, pourra dépasser définitivement ces contradictions.

À PARTIR du moment où la totalité de l'existence humaine est l'objet de l'activité sociale, le développement de la technique et des institutions, jusqu'alors effectivement condition du progrès de la civilisation par la circonscription de l'activité vivante désordonnée se renverse en son contraire: tenter de réduire la diversité des manifestations du vivant pour limiter ses "effets indésirables" alors que les bases de sa reproduction élargie sont enfin théoriquement et pratiquement établies et que de ce fait son développement et son épanouissement sont maintenant totalement contrôlables

dans leurs effets et conséquences sociales autant qu'écologiques, revient finalement à combattre et à détruire la totalité de l'activité vivante.

Autrement dit, au moment où cette maîtrise embrasse la totalité de cette activité, elle vient en fait la paralyser en totalité, et ce qui jusque-là servait à préserver la vie devient alors le principal moyen de répandre universellement la mort, alors que justement les hommes possèdent maintenant les moyens de diriger, d'organiser la totalité de l'activité du vivant de manière à ce que les conséquences de cette activité ne viennent plus s'opposer aux moyens et conditions de son existence elle-même.

Les nuisances diverses qui menacent aujourd'hui universellement la présence de la vie sur Terre n'ont pas d'autre source que le fait que tous les moyens et conditions d'une vie libre sont enfin réunis et que seule la nécessité des conflits, des luttes, des discussions et de la contradiction des intérêts qu'implique cette liberté est encore refoulée parce que jusqu'alors la situation était inverse: tant que la totalité des moyens et conditions de la vie n'étaient pas le produit de l'activité sociale, tous les conflits constituaient une menace pour l'existence humaine dont les bases étaient encore si précaires.

La critique de la technique au sens large, c'est-à-dire en tant que rapport social dont le but est d'éliminer partout les conflits, est donc à l'ordre du jour. **La technique**, on le découvre maintenant, est devenue un moyen de *maintenir séparé ce qui pourtant doit rester ensemble*, c'est-à-dire de faire en sorte que coexistent dans la société des intérêts de plus en plus contradictoires sans qu'ils s'affrontent pour autant. Outre le domaine de la technologie proprement dit, cela concerne donc également tout ce qui sert d'outil à la société pour se produire elle-même, à savoir les différentes institutions politiques, économiques et sociales.

Cela mène directement à redéfinir le contenu de la politique, en reprenant ce terme en son sens quasi originel. **La politique**, on s'en souvient, est née dans les cités de la Grèce antique, de la nécessité de *maintenir ensemble ce qui pourtant semblait devoir rester séparé*, c'est-à-dire de construire une cité malgré les oppositions d'intérêts entre les individus et les luttes entre les classes. Bref, la politique était l'art d'utiliser la subjectivité humaine, les passions et les intérêts nécessairement contradictoires des personnes, pour édifier une communauté.

La technique et la politique sont ainsi deux moyens complémentaires d'acquisition et d'exercice d'un pouvoir sur la nature et sur l'homme. La première a en vue de se soumettre les choses ou les êtres, d'en faire des objets passifs en les transformant essentiellement par la contrainte. La

seconde, considérant leur caractère de sujet doué d'activité propre, a en vue d'obtenir la coopération des choses ou des êtres à un objectif commun en tentant d'établir un équilibre entre les différents intérêts en présence dans une situation donnée. La première cherche à instituer un rapport de force déterminé. La seconde cherche à utiliser les rapports de force existants. Mais dans les deux cas, il est nécessaire de comprendre les rapports de force existants pour pouvoir les transformer, ce qui implique une connaissance claire et explicite de la *logique des conflits*, autrement dit de **la dialectique**.

Si la technique et la politique ont eu jusqu'ici pour objectif d'éliminer les conflits en créant des médiations, des machines et des institutions, néanmoins, la conséquence logique de leur application est, par réaction, la découverte et l'apprentissage de la logique des conflits. Mais ceux qui mettent en œuvre les médiations ne sont pas les mêmes que ceux qui font l'apprentissage de la dialectique: les premiers cherchent à préserver leur existence des conflits pour ne pas avoir à y risquer leur vie; les seconds sont forcés, parfois malgré eux, de risquer leur existence dans des conflits pour pouvoir préserver leur vie. Les uns veulent préserver la forme et ses apparences à l'aide de médiations techniques toujours plus perfectionnées, les autres sont contraints de préserver le contenu, la chose elle-même, et par là de remettre en question le "progrès" qui leur est imposé.

Au lieu de figer les rapports de forces, la dialectique devrait permettre de conserver leur caractère fluide en organisant cette fluidité, en créant des *équilibres dynamiques*. La logique des conflits devrait permettre d'établir la technique et la politique sur l'utilisation des conflits et non plus sur leur répression. Il ne s'agit pas d'une nouvelle discipline scientifique, mais bien d'un au-delà de la science où la connaissance et ses applications, la théorie et la pratique, ne sont plus séparées car elles ne sont plus le fait d'une poignée de spécialistes incontrôlables, mais sont devenues véritablement le produit social de l'ensemble des individus organisés dont le principal souci est de diriger l'emploi, l'effet et les conséquences de la mise en œuvre de leurs forces pour assurer leur existence, pour être "maîtres et possesseurs" de leur vie et ainsi *vivre libres*.

L'homme sera alors véritablement un "animal politique" (le *zoon politikon* des anciens grecs), c'est-à-dire un être dont la principale activité est d'organiser les choses et les êtres, de créer des ensembles constitués de liens organiques (et non plus simplement mécaniques) ; bref de créer partout les moyens et les conditions de l'épanouissement de toutes les activités vivantes qui sont l'essence de la vie.

— : —

J'AI voulu ici mettre en évidence la nécessité pratique de quelques travaux que l'on peut qualifier de théoriques. Leur but est simplement de comprendre pour pouvoir transformer dès que l'occasion s'en présentera. Si dans cet exposé se trouvent déjà présents les matériaux et les bases pour les travaux présentés comme nécessaires, c'est d'une part que justement, à l'opposé du travail universitaire et de son questionnement abstrait, ils ont été envisagés sous un angle essentiellement pratique: bien qu'ayant le désir tenace de comprendre le monde, je n'avais pas que cela à faire — il fallait y (sur)vivre aussi —, ni donc les moyens de me perdre en conjectures oiseuses ou dans des approfondissements de détail comme beaucoup de gens payés pour penser et qui de ce fait ne sont absolument pas intéressés à la solution des problèmes dont la "discussion" à l'infini constitue le gagne-pain.

Les contraintes qu'une telle situation impose (et qu'une certaine paresse viennent aggraver), font que rapidement on recherche préférentiellement une manière de poser les problèmes qui contient déjà en elle-même leur solution et permet ainsi de facilement articuler l'argumentation et la discussion autour des contradictions qui animent l'objet tel qu'il existe concrètement. D'autre part enfin, je ne voulais pas m'engager dans des travaux d'une telle envergure sans montrer que, à défaut de peut-être pouvoir les mener a bien seul, au moins j'avais la possibilité, les moyens théoriques effectifs de les entreprendre.

AU « tout ce qui existe mérite de périr » de la dialectique hégélienne (18) qui pourtant va si bien à notre époque, je préfère de loin le "chaque chose contient en elle-même le germe de sa dissolution et de sa reconstruction révolutionnaire". Tous ceux qui voudront m'aider dans ces travaux sur cette base — y compris en apportant la contradiction — seront les bienvenus.

Bertrand Louart, août 1993.

18. voir *Ludwig Feuerbach*, Friedrich Engels (1888).

Annexe 1 :

Appel de Heidelberg

1er juin 1992

«**NOUS**, soussignés, membres de la communauté scientifique et intellectuelle internationale, partageons les objectifs du Sommet de la Terre qui se tiendra à Rio de Janeiro (Brésil) sous les auspices des Nations Unies et adhérons aux principes de la présente déclaration.

NOUS exprimons la volonté de contribuer pleinement à la préservation de notre héritage commun, la Terre.

Toutefois, nous nous inquiétons d'assister, à l'aube du XXIe siècle, à l'émergence d'une idéologie irrationnelle qui s'oppose au progrès scientifique et industriel et nuit au développement économique et social.

Nous affirmons que l'état de nature, parfois idéalisé par des mouvements qui ont tendance à se référer au passé, n'existe pas et n'a probablement jamais existé depuis l'apparition de l'homme dans la biosphère, dans la mesure où l'humanité a toujours progressé en mettant la nature à son service, et non l'inverse.

NOUS adhérons totalement aux objectifs d'une écologie scientifique axée sur la prise en compte, le contrôle et la préservation des ressources naturelles.

Toutefois, nous demandons formellement par le présent appel que cette prise en compte, ce contrôle et cette préservation soient fondée sur des critères scientifiques et non sur des préjugés irrationnels.

Nous soulignons que nombre d'activités humaines essentielles nécessitent la manipulation de substances dangeureuses ou s'exerçant à proximité de ces substances, et que le progrès et le développement reposent depuis toujours sur une maîtrise grandissante de ces éléments hostiles, pour le bien de l'humanité.

Nous considérons par conséquent que l'écologie scientifique n'est rien d'autre que le prolongement de ce progrès constant vers des conditions de vie meilleures pour les générations futures.

NOTRE intention est d'affirmer la responsabilité de la science envers la société dans son ensemble.

Cependant, nous mettons en garde les autorités responsables du destin de notre planète contre toute décision qui s'appuierait sur des arguments pseudo-scientifiques ou sur des données fausses ou inappropriées.

Nous attirons l'attention de tous sur l'absolue nécessité d'aider les pays pauvres à atteindre un niveau de développement durable et en harmonie avec celui du reste de la planète, de les protéger contre des nuisances provenant des nations développées et d'éviter de les enfermer dans un réseau d'obligations irréalistes qui compromettrait à la fois leur indépendance et leur dignité.

LES plus grands maux qui menacent notre planète sont l'ignorance et l'oppression et non pas la science, la technologie et l'industrie dont les instruments, dans la mesure où ils sont gérés de façon adéquate, sont des outils indispensables qui permettront à l'humanité de venir à bout, par elle-même et pour elle-même de fléaux tels que la surpopulation, la faim et les pandémies. »

Parmis les 264 premiers signataires :

Henri ATLAN, prof. en médecine nucléaire, France
Marc AUGE, anthropologue, France
Raymond BARRE, ancien premier ministre, France
Jacques BARROT, ancien ministre, France
Alain BOMBART, océanographe, France
Pierre BOURDIEU, sociologue, France
François DAGOGNET, philosophe, France
Umberto ECO, écrivain, Italie
Marc FUMAROLI, historien, France
Pierre-Gilles de GENNES, prix Nobel de physique, France
Eugène IONESCO, écrivain, France
Philippe KOURILSKY, Institut Pasteur, France
Henri LABORIT, pharmacologue, France
Hervé LE BRAS, démographe, France
Jean-Marie LEHN, prix Nobel de chimie, France
Michel MAFFESOLI, sociologue, France
Jean-Claude PECKER, astrophysicien, France
Ilya PRIGOGINE, prix Nobel de chimie, Belgique
Jacques RUFFIE, Académie de Médecine, France
Michel SALOMON, directeur de "Projections", France
Evry SCHATZMAN, astrophysicien, France
Lionel STOLERU, économiste, France
Haroun TAZIEFF, vulcanologue, France
Maurice TUBIANA, cancérologue, France
Elie WIESEL, prix Nobel de la Paix, Etat-Unis.

D'après la liste complète publié dans le journal Le Figaro du 1er Juin 1992

Annexe 2 :

Savantes colères

Des scientifiques se mobilisent contre « l'écologisme irrationnel »

LE feu couvait sous la cendre depuis 1989. L'année avait commencé par une couverture de l'hebdomadaire américain *Time* déclarant la planète Terre « homme de l'année ». Allons bon, se dit alors la communauté scientifique, voilà que les théories fumeuses du physicien britannique James Lovelock — la Terre est un être vivant, que l'on appelle Gaïa — gagnent la grande presse ! Même le philosophe Michel Serres est tombé dans le panneau : dans son *Contrat naturel*, le tremblement de terre de Californie lui apparaît comme un sursaut de la Terre-Mère. On en revient à la Déméter des Anciens…

En France, ce sont les résultats électoraux qui jettent l'alarme. En 1992 comme en 1989, l'écologie politique fait une percée spectaculaire. Emoi du monde politique, bien sûr, mais aussi des milieux scientifiques, qui vivent mal la montée d'une idéologie qui leur échappe, tout en ayant des prétentions et même des militants scientifiques. Les écologistes se gargarisent de pluies acides, de PCB, d'effet de serre, de couche d'ozone, toutes notions qui font appel à la connaissance — ou à l'ignorance — scientifique.

Des hommes de science pourtant opposés, comme Haroun Tazieff et Claude Allègre, se rejoignent pour fustiger ceux qui annoncent à tout propos la fin du monde. Les succès de l'écologie politique, fondés sur des mouvements d'opinion jugés irrationnels, inquiètent ceux dont le métier est de pratiquer le doute méthodique et la rigueur du raisonnement.

Au lendemain des élection régionales de mars, les accusations fusent de partout contre le « terrorisme écologique ». Sous l'impulsion de la journaliste Luce Perrot, productrice de télévision et agent d'édition, un premier comité de résistance se crée début avril sous le nom de « Comité de réflexion pour un écologisme démocratique » ou CRED.

On y trouve aussi bien des philosophes (Luc Ferry, Blandine Kriegel, Julia Kristeva, Michel Onfray) qu'un historien (Alexandre Adler), un écrivain (Pascal Bruckner), un démographe (Hervé Le Bras), un géographe (Yves Lacoste), un politologue (René Rémond), un physicien (Ichtiaque Rasool) et un volcanologue (Haroun Tazief). Une sorte de comité des intellectuels contre le lobby vert, assorti d'un prestigieux comité de soutien dont Alain Minc et quatre Prix Nobel (Maurice Allais, Pierre-Gilles de Gennes, Louis Néel et Ilya Prigogine).

Que dénonce ce comité ? Un écologisme qui, selon lui, présente de très inquiétants symptômes. Tout d'abord, « une dérive fondamentaliste qui transforme l'écologie en dogme, en nouvelle religion ». Ensuite, des « ambiguïtés politiques » qui vont du gauchisme le plus échevelé — péché véniel — à des théories naturalistes qui évoquent le nazisme, ce qui est plus grave. « La pureté est un thème dangereux, explique Yves Lacoste. Pour les écolo-nationalistes russes du groupe Pamiat, les juifs sont impurs… » L'universitaire, qui enseigne l'écologie dans son unité de géographie, reconnaît toutefois qu'il s'agit de « dérapages » au sein d'une « réflexion écologique positive ». D'autres, qui ont été bien relayés dans la presse économique, soulignent « l'irréalisme économique » des écologistes, qui préfèrent « voir mourrir une région plutôt que d'accepter un bout d'autoroute ». Et puis, il y a ce que le comité appelle généreusement des « approximations scientifiques », contre lesquelles, précisement, il a recruté ses Prix Nobels.

Le carnet du docteur Salomon

Au même moment, un autre journaliste, le docteur Michel Salomon, monte aussi au créneau de la science outragée. Intellectuel dilettante et baroudeur, il a été médecin militaire en Indochine (« J'ai appris la dermatologie et la vénérologie sur le tas, avec les légionnaires »), grand reporter à *l'Express* et conseiller de presse de Roberto Holden, l'homme qui combattait les maquisards communistes du MPLA en Angola.

De retour en France, il se range dans la presse professionnelle médicale, d'abord pour le compte des laboratoires Roussel, puis pour la firme pharmaceutique américaine Stirling-Winthrop. Les laboratoires lui laissent carte blanche pour éditer, trois ou quatre fois par an, des numéros à thèmes, qui sont souvent la publication des communications prononcées lors des séminaires qu'il organise.

Grâce à ses activités passées variées, grâce aussi à sa jovialité communicative, le docteur Salomon possède un beau carnet d'adresses, qui lui permet de trouver facilement ses auteurs. Des auteurs prestigieux : grands chirurgiens,

professeurs de médecine réputés, universitaires bardés de diplômes. Parfois aussi un académicien (Eugène Ionesco) ou un ancien premier ministre (Raymond Barre), Et des prix Nobel à la pelle. Sa revue *Projection*, sous-titrée « la santé au futur », offre des débats de haute tenue et une réflexion toujours riche. L'unique parrain (Stirling-Winthrop) y est d'une discrétion remarquable.

A lendemain des élections de mars, et à deux mois du « grand cirque de Rio », le docteur Salomon proprose à ses amis d'organiser un séminaire scientifique dans une ville universitaire de renom, Oxford, Cambridge, Tübingen ou Heidelberg. Ce sera Heidelberg, grâce aux encouragements du docteur Harald zur Hausen, directeur de l'Institut de recherches sur le cancer de cette ville, et de Manfred Eigen, président de l'Institut Max Planck de Göttingen.

Thème retenu : la gestion des substances dangereuses. Mais le thème n'est qu'un prétexte. Ce qui l'intéresse avant tout, c'est la rédaction d'un manifeste contre « l'écologisme irrationnel », qu'il a l'intention de rendre public le 5 juin à Rio-de-Janeiro, en plein Sommet de la Terre. Il le fait donc circuler en même temps que les invitations à Heidelberg, et obtient les premières signatures dès avant la réunion fixée au 14 avril.

Pour donner tout le lustre souhaitable à son séminaire, le docteur Salomon appelle son ami André Lichnerowicz, qui est président de l'Institut mondial de la science (IMS), un club d'une soixantaine de savants — dont quinze prix Nobel — constitué il y a seulement trois ans. Le président d'honneur en est Elie Wiesel, prix Nobel de la Paix, et son siège est officiellement fixé à Bruxelles.

Le Club de l'IMS

Le contact s'établit alors entre l'IMS, caution morale, et l'Institut Max Planck de Heidelberg qui accueillera les congressistes. Pour le financement, pas de problème : le docteur Salomon est trop bien introduit auprès de l'industrie pharmaceutique et de la chimie fine pour ne pas trouver en un clin d'œil les quelques 200 000 francs nécessaires.

Et c'est ainsi que se retrouvent à Heidelberg, le 14 avril, cinquante-six experts en médecine, pharmacie, chimie et physique, venus de toute l'Europe (Allemagne et France surtout). Parmi eux, deux Prix Nobel : Manfred Eigen (chimie) et Rita Levi-Montalcini (médecine). Jean-marie Lehn, Prix Nobel français de chimie, n'a pas pu se rendre au séminaire, mais il a « immédiatement donné [son] accord à la proposition de texte » du docteur Salomon, qu'il considère comme un « appel à la raison ».

Après le déjeuer, les congressistes d'Heidelberg passent à l'examen du texte de l'appel, qui est naturellement épluché, remanié, débarrassé d'allusions jugées déplacées, comme par exemple la référence à la surpopulation du globe à laquelle tenait Henri Atlan. Et l'on se sépare avec la conviction d'avoir, sinon œuvré pour la science, du moins contribué à ramener les grands de ce monde à la raison. Le secrétaire général de l'IMS, le biologiste Louis Albou, propose que l'appel soit lu à la tribune du congrès des scientifiques réunis à Rio avant le sommet, le 1er juin, afin de lui donner plus de retentissement que dans un couloir d'hôtel.

De retour à Paris, le docteur Salomon rappele le ban et l'arrière ban de ses auteurs, « contributeurs », amis et connaissances, afin d'étoffer la liste des cinquante premiers signataires. Puis il prend contact avec la presse pour proposer l'appel de Heidelberg en exclusivité, avec embargo jusqu'au 1er juin.

L'appel, signé par quelques deux cents scientifiques et intellectuels du monde entier — dont soixante prix Nobel — sera donc lu le 1er juin à la tribune de l'université de Rio par José Israel Vargas, un chimiste vice-président de l'Académie des sciences du Brésil. Il émeut quelque peu la centaine de scientifiques alors réunis à Rio en marge du Sommet de la Terre, car ils ont la désagréable impression d'être pris à contrepied. Apaisant, le ministre français de la recherche, Hubert Curien, se contente de plaider pour une meilleure communication de la science. En Europe en revanche, la mise en scène médiatique confère instantanément à l'appel de Heidelberg un caractère de document « historique ».

Des questions se posent, inévitablement, sur l'origine réelle de l'initiative du docteur Salomon. Lancer un appel à la raison au moment même où les politiques débattent des mesures à prendre pour préserver la biodiversité et lutter contre l'effet de serre, c'est-à-dire les deux conventions qui heurtent le plus les laboratoires pharmaceutiques et les industriels, c'est évidemment une curieuse coïncidence. Quant à la façon de contacter la presse, notamment par des intermédiaires appartenant à l'Association française de l'amiante, elle fait plus qu'intriguer.

Les membres de l'IMS n'ont cure de ces soupçons. « Salomon s'est servi de nous, mais qu'importe : c'était aussi notre message », explique Louis Albou, qui refuse d'envisager que « soixante Nobel puisssent être complices de petites magouilles ». « Quand un texte me plait, je signe, dit Jean-Marie Lehn. Les industriels n'ont rien à voir là-dedans. Les intérêts, il y en a des deux côtés. Les biotechnologies, en Europe, sont menacées par des campagnes que je réprouve. Je suis pour que l'on se serve de ce que l'on sait. » Membre du CRED et de l'IMS, le démographe Hervé Le Bras, qui était à Heidelberg, considère de son devoir de

lutter contre « l'écologisme, paraphrase dogmatique de la science, comme l'astrologie pour l'astronomie ».

L'appel de Heidelberg est donc le résultat de trois éléments distincts : la montée de l'écologie politique, qui hérisse une bonne partie de la communauté scientifique, la proximité de Rio (« une foire où les politiques vont brader la recherche ») et la présence du docteur Salomon, incontournable intermédiaire « situé à l'interface de la recherche et de l'industrie ». Survenant à un moment où le ras-le-bol des scientifiques « contre les gourous et les charlatants » est à son comble, cela donne un manifeste aux relents naïvement scientistes, qui somme les politiques de ne rien faire sans consulter les savants, ces hommes de raison.

Au 15 juin, 455 personnes avaient signé le texte — dont 62 prix Nobel — émanant de 33 pays différents. « Je suis le premier surpris par le succès de cet appel », dit le Docteur Salomon.

Roger Cans

Le Monde du 19 juin 1992

Table des Matières :

L'ennemi, c'est l'homme

Annexes :

Notes & Morceaux Choisis

Bulletin critique des sciences, des technologies et de la société industrielle

tous les ans — 5 numéros parus

N°1 – février 1998

Le sommeil de la raison engendre des monstres

à propos des récents progrès du génie génétique

feuille A4, 4p.

N°2 – septembre 1998

L'éthique de la peur

comment la dépendance vis à vis de la société industrielle paralyse le sens du possible

feuille A4, 8p.

N°3 – juin 1999

Technologie contre Civilisation
1. Genèse de la technologie

feuille A4, 8 p. (les 3 premiers numéros, 3 euros)

N°4 — juillet 2001

L'idéologie des “sciences de la vie”

Extraits illustrés et commentés du livre de R.C. Lewontin, *Biology as ideology*, 1990

Le modèle mécanique de la vie

ou de la vision mécaniste du monde à l'autonomie de la technique

fascicule A4, 22 p. (3 euros)

N°5 — juillet 2002

James Lovelock et l'hypothèse Gaïa

L'hypothèse Gaïa aurait été l'occasion d'un renouvellement de la méthode scientifique et d'une réflexion plus unitaire pour l'écologie politique. Mais James Lovelock, avec sa vision étroitement cybernétique de la vie, l'utilise au contraire pour promouvoir les intérêts du despotisme industriel.

À propos du temps qu'il fait

Ne parlez pas de l'effet de serre à l'homme moderne

Silence, on tourne !

Lettre ouverte à la revue écologiste Silence ! et aux admirateurs des éoliennes industrielles récement construites en France.

L'imposture historique de la technoscience

fascicule A4, 28 p. (4 euros)

Bertrand Louart — juin 2003

Quelques éléments d'une critique de la société industrielle

suivi d'une

Introduction à la réappropriation…

Brochure A5, 48 p. (3,60 euros)

N°6 prévu pour février-mars 2004

La menuiserie et l'ébénisterie à l'époque de la production industrielle

fascicule A4, xx p. (4 euros)

« Les signataires de l'Appel de Heidelberg crurent nécessaire de rappeler à « tous les chefs d'état et de gouvernement » alors assemblés que la science, la technologie et l'industrie qui constituent la base du « développement économique et social » dont les bienfaits, comme chacun peut le constater tous les jours, sont universellement partagés, ne sont en définitive, « dans la mesure où ils sont gérés de façon adéquate », aucunement responsables du désastre.

Ce texte, commandité par les bienveillantes industries chimiques et pharmaceutiques, nous dit en somme que toutes les institutions dont ses signataires font partie ou sont les représentants […] sont sinon parfaites, du moins hors de cause et que ce n'est pas la contestation de ces institutions, « outils indispensables », qui remédiera aux problèmes, mais bien au contraire le renforcement considérable de leur moyens.

[…] « Il s'agit précisement, et voilà un heureux hasard, de *renforcer* les excellentes structures actuelles, d'en approfondir les fondations, d'en étendre les effets. Tous les dangers dénoncés par les médias permettent ainsi de *justifier* notre organisation sociale, de la rendre nécessaire. La perfection de ce monde est prouvée par les désordres mêmes qui semblaient devoir lui être imputés »— l'Appel de Heidelberg ne dit pas autre chose.

Il ne reste plus qu'à examiner où tout cela nous mène… »

NOTES & MORCEAUX CHOISIS

Bulletin critique des sciences, des technologies et de la société industrielle

52, rue Damrémont – 75018 Paris
CCP: SCE 38 182 28N (réglement à l'ordre de Bertrand Louart)
email : NetMC@9online.fr — http://netmc.9online.fr/

Abonnement de soutien et participation aux frais d'envoi pour les deux numéros à venir : 8 euros

2 euros *Les ventes sont la seule source de financement de cette publication*